

J'habite une blessure sacrée (on aime beaucoup)

Par Youness Bousenna

MARDI 23/07/2019 à 15H02 - Mis à jour à 15H04 | CRITIQUES AVIGNON OFF



« J'habite une blessure sacrée / J'habite des ancêtres imaginaires / J'habite un vouloir obscur / J'habite un long silence. » Ces vers d'Aimé Césaire sont au fronton de la poésie du corps proposée par le danseur et chorégraphe Max Diakok.

Car c'est dans un chaos qu'il puise son inspiration : en mai 1967, en Guadeloupe, la police française a réprimé dans le sang une manifestation ouvrière réclamant des augmentations de salaire. Mais, au-delà de l'événement, c'est dans toute les souffrances du peuple noir que s'enracine cette blessure sacrée et, particulièrement celles de sa génération marquée par l'assassinat du président burkinabè Thomas Sankara, en 1987.

Sur scène, le danseur évolue devant cinq panneaux sur lesquels des images font écho à sa chorégraphie. Le plus souvent abstraites, elles suggèrent, par les nervures omniprésentes, les veines ensanglantées de la douleur comme les branches fertiles de la renaissance. Cette mise en scène organique résonne, à travers les images comme la composition musicale construite sur le rythme du souffle, avec l'évolution des mouvements de Max Diakok.

Tour à tour, il évoque l'oppression d'une gestuelle empêchée puis la vitalité retrouvée par une chorégraphie à nouveau ample. Mais aussi, par une vibration des pieds à la tête, la puissance qu'offrent les forces de la nature et de l'esprit qui, par l'alchimie de la création, transforment la douleur en libération.

Jusqu'au 26 juillet, à 12h45 au théâtre Golovine. Tarifs : 15/10€. Infos et réservations: 04 90 86 01 27 et www.theatre-golovine.com